

De l'influence de la guitare dans la chanson française :

rencontre avec Sylvain Luc et Francis Cabrel.

animation : Jérémie Penquer

Mercredi 1er novembre 2000 à 17h

Troyes - Aquarium du théâtre de la Madeleine

Jérémie PENQUER : Bonjour à tous. Merci d'être venus si nombreux pour accueillir deux grands personnages qu'on est très heureux de recevoir lors de ces Nuits de Champagne : Francis CABREL, invité d'honneur du festival avec Alain SOUCHON, et Sylvain LUC, du Trio Sud qui se produira ce soir au théâtre de la Madeleine. Si vous ne connaissez encore pas ce guitariste, il jouera un morceau tout à l'heure. Cela vous donnera peut-être envie de prendre des places.

On va tenter de débattre aujourd'hui en une petite heure - on ne fera pas le tour de toutes les questions - de l'influence de la guitare dans la chanson française. Un vaste programme. On va donc beaucoup parler guitare mais en écouter aussi, tout d'abord avec deux musiciens qui se produiront aux after ce soir : Mansour et Bernard Montrichard. Ce débat public a été conçu comme une émission de radio, c'est-à-dire qu'il va y avoir de la musique. Francis CABREL jouera aussi tout à l'heure, ainsi que Sylvain. Entre temps on parlera. N'hésitez surtout pas si vous voulez intervenir lors de nos discussions à poser des questions.

Je donne la parole musicale à Mansour et Montrichard.

MANSOUR : Nous sommes très fiers de jouer devant vous et devant ces deux personnages. Nous allons commencer par un morceau qui s'appelle « Seï », qui parle de mon mariage.

MUSIQUE

Jérémie PENQUER : Je crois vraiment qu'on peut les applaudir très fort. Ce n'est pas facile, pas échauffer, d'effectuer de telles prouesses guitaristiques. Alors certes, ça n'était pas de la chanson française, mais les amateurs de guitare et les autres ont pu apprécier. On les retrouvera ce soir aux after, ou peut être tout à l'heure pour un morceau de clôture. Francis CABREL, la guitare, puisque c'est ce qui prend une grande part dans votre vie, à quel moment vous la découvrez ? Quand touchez-vous une guitare pour la première fois ?

Francis CABREL : Je m'en souviens très bien. C'est un cadeau d'un oncle qui voyageait beaucoup, qui me l'avait ramené en souvenir « du fond de l'Espagne ». Il avait une entreprise de transport, dans les camions, c'était le voyageur de la famille.

Jérémie PENQUER : Vous aviez quel âge ?

Francis CABREL : J'avais 13 ans. Cette guitare est restée là un bon moment. Je ne savais pas de quel côté la prendre. Je trouvais qu'en ne jouant que la corde du haut, ça ne donnait pas

les accords que j'entendais à la radio ou sur les disques. Donc j'ai pris quelques cours par la suite.

Jérémie PENQUER : Est-ce une démarche volontaire de se mettre à la guitare ou ça vous est tombé dans les mains par hasard, vous avez essayé puis poursuivi ?

Francis CABREL : Je trouvais que les gens qui avaient des guitares avaient une silhouette sympa, ça leur donnait une contenance. Moi je n'ai jamais su quoi faire de mes mains par exemple. Là ça réglait le problème, les deux mains étaient prises, c'était parfait. Après, il a fallu élaborer le procédé. Donc j'ai pris quelques cours, on m'a montré où étaient les accords et après je me suis débrouillé.

Jérémie PENQUER : Un grand guitariste que j'avais interviewé une fois m'avait dit : « Je vais vous donner le secret de la guitare, pourquoi tout le monde joue de la guitare ». Je m'attendais à quelque chose d'absolument extraordinaire. Et il me sort : « C'est pour plaire aux filles ». Est-ce que vous, Sylvain LUC, c'est pour plaire aux filles que vous avez touché un jour votre première guitare ?

Sylvain LUC : Evidemment. Uniquement (rires).

Jérémie PENQUER : Et ça marche alors ?

Francis CABREL : Je ne sais pas. Pour moi ça ne marchait pas parce que je regardais toujours par terre. Normalement, il faut poser la guitare à un moment donné et aller parler à la fille.

Sylvain LUC : C'est vrai, ça. Mais c'est aussi pas mal pour se cacher, une guitare. On a les deux mains occupées.

Francis CABREL : Les deux mains sont occupées et il n'y a pas de solfège contraignant. J'avais commencé le piano quand j'avais 7/8 ans. Là il y a une partie solfège absolument épouvantable, du moins comme on l'enseignait à l'époque. C'est vrai que mes enfants s'y mettent aujourd'hui et que ça a l'air un peu plus ludique et plus facile d'approche. À l'époque, c'était spartiate. Donc ça m'avait un peu découragé. Et je trouvais qu'avec la guitare, c'était un peu plus libre. On apprenait ce qu'on voulait.

Jérémie PENQUER : C'est l'instrument de l'autodidacte ?

Francis CABREL : Oui, la mémoire suffit. Je photographiais les positions d'accords. Toi, Sylvain, tu es allé beaucoup plus loin. Mais moi avec les accords, j'en avais assez. Une fois qu'ils sont bien photographiés, tu n'as plus besoin des bouquins. Après on se débrouille.

Jérémie PENQUER : Plus sérieusement, Sylvain, le premier contact avec la guitare ? Là aussi c'était une démarche volontaire ? Vous aviez envie de faire de la musique ?

Sylvain LUC : Oui, en fait moi je suis basque, et issu d'une famille de musiciens. Je suis le dernier.

Jérémie PENQUER : Vous n'avez pas eu le choix en fait ?

Sylvain LUC : Non, mais j'adorais la guitare. Par contre j'ai été obligé de jouer du violon, du violoncelle. En fait, je m'en foutais un peu, je voulais jouer de la guitare, tout simplement. Mais à l'époque il n'y avait pas de classe de guitare au conservatoire de Bayonne, où je suis né. Donc j'ai connu d'autres instruments : violon, violoncelle, mandoline. J'ai appris avec plein de profs, complètement différents.

Jérémie PENQUER : D'accord, mais il y avait une pédagogie, vous n'êtes pas un autodidacte de la guitare.

Sylvain LUC : De toute façon je crois qu'on est quand même autodidacte, on reste autodidacte si on doit se forger un style. Il y a une remise en question par rapport à soi même et à ce qu'on veut exprimer, tout simplement.

Jérémie PENQUER : Francis, vous nous l'avez avoué à l'instant, vous ne saviez pas par quel bout attraper la guitare quand vous aviez 13 ans. Puis vous avez dit un jour dans une interview dans un magazine qui s'appelle Chorus : « J'ai compris en écoutant Bob Dylan la puissance émotionnelle de l'accord ». Qu'est ce que c'est que la puissance émotionnelle de l'accord ?

Francis CABREL : Je ne sais pas ce que j'ai voulu dire à l'époque (rires). Dylan transportait et transporte toujours, dans sa voix surtout, et il a un coup de guitare un peu rageur, c'est ce tout qui compose, qui donne la force et la puissance. C'est vrai que sans comprendre ce que ce mec-là voulait dire, je savais que ça transportait des choses fortes. Il y avait du tempérament. C'est vrai que sur une guitare ce qu'il faut surtout c'est avoir du tempérament, son propre tempérament. Si on joue comme le professeur vous enseigne, c'est juste une copie de ce qui existe déjà. Ce qu'il faut c'est se démarquer et sortir du chemin.

Jérémie PENQUER : Mais c'est bien Dylan alors le déclencheur ?

Francis CABREL : Oui parce que moi ce que j'aime, c'est les chansons. Je voulais surtout comprendre le mode de fabrication d'une chanson. Il y avait la partie littéraire que je trouvais intéressante, mais il y avait un support d'harmonie toute simple par exemple, parce que la chanson, ce n'est pas bien compliqué. Il y avait la rythmique aussi. Il y a plein d'aspects à creuser.

Jérémie PENQUER : On en reparlera tout à l'heure à savoir si pour vous la guitare est une fin en soi, mais quand vous avez touché l'instrument, quand vous avez fait vos premiers accords, c'était pour chanter dès le départ ?

Francis CABREL : Oui c'était pour chanter. J'ai passé, je me souviens, un temps fou à essayer de chanter en m'accompagnant. Parce que je pouvais jouer de la guitare, je pouvais

chanter, mais les deux ensemble, ça a été une espèce de mécanique intime, compliquée à sceller.

Jérémie PENQUER : Il y a eu du travail pour arriver à ça. Ça n'était pas l'instinct.

Francis CABREL : Non, mais il y a encore du travail, c'est pour ça que je trouvais ça vachement intéressant. Tu peux toujours compliquer. Tu peux compliquer le dessin rythmique du bras. Comme tout à l'heure on a vu le gars qui jouait de la guitare noire, - l'autre est très bon aussi bien sûr - , mais il a un truc super compliqué rythmiquement, avec des trucs tout faits, il relâche, c'est vrai que ça tourne tout seul comme s'il avait pratiquement un moteur, et puis il chante encore d'autres dessins rythmiques par-dessus, c'est super fort.

Jérémie PENQUER : Je tiens d'ailleurs à préciser que c'est un dialecte sénégalais qui était interprété, qui s'appelle le wolof. Parce que ce musicien a épousé une dame sénégalaise, et du coup la cause du Sénégal. C'est ce qu'il raconte dans la chanson. Francis, on a parlé de Bob Dylan...

Francis CABREL : Ah bon déjà ??? T'as pas d'autres questions ?

Jérémie PENQUER : Si, si j'en ai beaucoup d'autres.

Francis CABREL : Il veut que je chante un truc mais là je ne me sens pas en grande forme.

Jérémie PENQUER : Je propose pour la fin alors.

Francis CABREL : Oui, oui, parce que je suis un peu timide. Tant qu'il y a la lumière du jour, je ne chante pas (rires).

Jérémie PENQUER : Sylvain, vous, vous avez envie tout de suite ? C'est peut-être l'occasion de découvrir votre musique.

Sylvain LUC : Tant qu'il y a la lumière du jour, je ne chante pas non plus. Je ne chante pas tout court, moi en fait (rires).

Jérémie PENQUER : Donc vous allez nous interpréter...

Sylvain LUC : Je ne sais pas encore.

Jérémie PENQUER : Vous ne savez pas encore, c'est parfait.

MUSIQUE

(variations extraordinaires sur "Je l'aime à mourir").

Sylvain LUC : Je suis désolé, Francis.

Francis CABREL : C'est pas comme ça qu'on la joue !!!

Sylvain LUC : Non, je suis désolé. Je l'apprendrais mieux.

Francis CABREL : Non, tu comprends qu'après c'est plus la peine que je prenne ma guitare parce que là, avec les 3 numéros qu'on vient de voir... Si tu veux voir un manchot, effectivement, ça peut être pas mal.

Jérémie PENQUER : Peut être tout à l'heure, tous les deux ensembles.

Francis CABREL : D'accord.

Sylvain LUC : Oui, avec plaisir.

Jérémie PENQUER : On l'écouterait jouer pendant des heures. Ça vous inspire quoi ? Je tiens à rappeler au public que Sylvain LUC et Trio Sud, sont venus à la demande expresse de Francis CABREL. C'est important qu'il y ait un grand guitariste dans votre édition 2000 des Nuits de Champagne ?

Francis CABREL : Déjà c'est important qu'il y ait un grand guitariste et puis il y a aussi le côté jazz. C'est une musique que j'écoute de plus en plus parce que la chanson, on a vite fait le tour. Quand il n'y a pas la petite trouvaille littéraire, le petit mot inventif d'un Alain Souchon ou d'un Renaud – il y a quelques auteurs, comme ça, surprenants – c'est vrai que la chanson, ça fatigue. Ça raconte toujours les mêmes trucs, c'est un espèce de robinet d'eau tiède comme ça. Alors depuis quelques temps, j'écoute des chansons mais j'écoute aussi des choses beaucoup plus inspirées, notamment le jazz. J'ai commencé avec des gens comme Wes Montgomery, c'était pas le plus simple. Mais j'admire beaucoup ces gens-là qui ont dédié complètement leur vie, plus qu'à un genre, à une philosophie complète.

Jérémie PENQUER : Ça reste quelque chose que vous écoutez pour le plaisir ou est-ce qu'un jour vous envisagez d'amener des éléments fondamentaux du jazz dans votre musique.

Francis CABREL : Malheureusement ce n'est pas possible parce que mon jeu de guitare est beaucoup trop limité et ma culture est déjà faite. Maintenant je veux bien apprendre, mais ça me paraît quand même un peu ardu.

Jérémie PENQUER : On ne connaîtra jamais Francis CABREL avec une section de cuivres qui va faire des arrangements jazzy sur des chansons que vous aurez écrites dans cet esprit ?

Francis CABREL : Peut être si on tombe dans le jazz des années 50, un peu orchestré. Il y a quelques chansons un peu dans ce style-là mais moi ce qui m'impressionne c'est que, dans ce milieu-là, les gens ont donné toute leur vie. Alors que chanteur, les gens font un petit truc par-ci par-là, on va jouer à la pétanque, on s'occupe de tout un tas de trucs, et puis on y revient deux ou trois jours après. Non, le jazz c'est du matin au soir, c'est un style de vie, c'est une

philosophie, c'est un don total de sa personne. C'est pour ça que ça m'impressionne beaucoup.

Jérémie PENQUER : Sylvain, vous qui avez connu les deux univers, la chanson et le jazz, qui occupe une place importante même presque fondamentale dans votre vie aujourd'hui, est-ce que vous partagez l'avis de Francis ?

Sylvain LUC : Oui, enfin bon, moi j'adore le format chanson aussi. Je suis très touché par la chanson. Une des différences essentielles, ce serait certainement le côté instantané, c'est-à-dire que je ne savais pas vraiment quoi jouer là, en prenant une guitare. Et j'ai eu envie de jouer « Je l'aime à mourir ». Pour moi, la musique, c'est une sorte d'hommage permanent et c'est une des chances qu'on a quand on fait du jazz ou de la musique improvisée. On peut se livrer comme ça, tout de suite, jouer ce qu'on a envie. Il y a l'instantané.

Jérémie PENQUER : Je vais rappeler quelques éléments de votre carrière. Ça semble important pour le débat. Vous avez été l'accompagnateur privilégié de grandes stars de la chanson française, Michel Jonasz, avec qui vous avez fait un album, une tournée, Catherine Lara également, que vous avez longtemps suivi sur scène, vous avez connu l'envers du décor, vous étiez derrière, sideman comme on dit. Comment est-ce qu'on accompagne un chanteur et est-ce qu'on peut considérer qu'à une époque vous étiez serviteur des chanteurs ?

Sylvain LUC : Oui, bien sûr, c'est être serviteur par rapport à une chanson. Il faut savoir s'effacer pour jouer la bonne note au bon moment et c'est un apprentissage fabuleux.

Jérémie PENQUER : Mais vous faisiez déjà du jazz. Donc quelque part c'était restreindre votre vocabulaire.

Sylvain LUC : Non absolument pas. Justement ce serait bien que plein de jazzmen apprennent à jouer avec un tempo, avec un clic. Ce serait bien. C'est une école formidable qui apprend l'arrangement aussi. Dans le jazz, quelques fois, on s'en va un peu partout, ça manque de rigueur. D'ailleurs j'ai travaillé il n'y a pas très longtemps avec Pascal Loquakenza, on a fait des chansons ensemble. J'adore ça. Le musicien se place différemment. C'est la chanson qui doit ressortir et puis éventuellement des petites couleurs, des arrangements.

Jérémie PENQUER : C'est ce qu'il y a de plus dur à obtenir finalement.

Sylvain LUC : Oui c'est très difficile. Plutôt que quelques fois faire des milliards de notes. Moi ça m'a beaucoup appris en tout cas : l'humilité et plutôt enlever que rajouter.

Jérémie PENQUER : Quand vous avez rencontré Michel Jonasz, il vous a demandé, à la suite de l'enregistrement en studio, de partir en tournée avec lui. Et j'ai lu quelque part qu'il vous avait demandé une chose assez étonnante, surtout que lui aime beaucoup le jazz : « Est-ce que tu peux rejouer les mêmes chorus que sur le disque, en concert ? ». Et là vous lui avez dit : « impossible ».

Sylvain LUC : Et oui, je lui ai dit impossible parce que je joue vraiment sur l'instant. J'ai joué des notes dans le disque, mais je ne pourrais pas rejouer ces notes là. Pour moi c'est difficile de jouer deux fois la même chose. Donc par honnêteté, je lui ai dit : « Je préfère que tu engages un musicien, un guitariste qui aura exactement le même son que moi, qui fera exactement les mêmes phrasés dans la chanson. Pour moi, ça me semble impossible. Il faut qu'on me laisse de la liberté. » Il a joué le jeu de me laisser libre. Moi je lui ai dit que je resterais toujours dans l'esprit, c'est-à-dire que je ne change pas de son au milieu, mais j'ai besoin de cette liberté. C'est un moteur. Ce n'est pas toujours facile, il faut l'accepter. Francis, imagines un gars derrière toi qui change le truc tous les soirs...

Jérémy PENQUER : Est-ce qu'on a beaucoup de liberté justement quand on accompagne un chanteur ? Avec vos connaissances harmoniques, vous pouvez donner très vite une couleur qui est la vôtre à un morceau, à une interprétation. Donc l'auteur-compositeur peut se sentir un petit peu mal à l'aise.

Sylvain LUC : Je crois que, dans une chanson, il faut rester assez proche de la grille harmonique originale. On peut changer des petites choses rythmiquement. Je pense que tu es d'accord avec moi, Francis. Mais il faut rester le plus proche possible de la chanson originale.

Jérémy PENQUER : Donc on va peut-être pouvoir encore vous retrouver derrière des chanteurs, alors que le monde du jazz ne parle que de vous ?

Sylvain LUC : Ça n'est pas exclu, mais de manière différente, peut être pour composer, pour arranger une chanson.

Jérémy PENQUER : Mais plus de tournée ?

Sylvain LUC : On ne peut jamais dire « plus », mais c'est vrai que je suis parti pour essayer de développer ma propre carrière.

Jérémy PENQUER : Francis, vous avez dit, un jour, dans l'interview que j'ai pu lire dans Chorus, si on vous enlève votre guitare sur scène – il y a beaucoup de chanteurs qui se débarrassent de leur instrument pour ne se concentrer que sur la voix – on vous fauche, vous êtes fichu. Vous confirmez aujourd'hui ?

Francis CABREL : Oui, je confirme, je ne sais pas chanter sans jouer de la guitare. Donc du coup, ce qui était très dur quand j'avais 13/14 ans - essayer d'apprendre à chanter en m'accompagnant - aujourd'hui, je ne sais plus faire le chanteur seul. Pour tous mes disques, quand je les enregistre, on met un micro entre la guitare et la voix, je fais tout en même temps, tout le monde est là, batteur, bassiste. C'est un peu comme ça que le jazz fonctionne. On fait des prises et après on choisit celle qui nous plait le plus. On joue la chanson en entier, je la chante, je la joue. Je ne sais pas, quand tout le monde est parti, me retrouver seul. Ce que je faisais pourtant au début. Je n'osais pas jouer sur mes disques. Je me retrouvais à 11 heures du soir, tout le monde était parti, moi je me retrouvais à chanter ma chanson, le plus juste possible,

etc... Ces choses qui ont finalement moins d'importance que l'inspiration, que l'émotion que tu peux donner quand tout le monde est présent. Et c'est vrai que sur scène, je suis assez maladroit lorsqu'on m'enlève ma guitare. Un peu comme en ce moment...

Jérémie PENQUER : Qu'est ce qui vous séduit dans cet instrument au point de le collectionner ? Vous avez combien de guitares ?

Francis CABREL : J'en ai une cinquantaine.

Jérémie PENQUER : Et vous Sylvain ?

Sylvain LUC : Un peu moins, une trentaine.

Francis CABREL : Tu vois, c'est vite fait. Au début c'est parce que je leur trouvais toutes des sons différents. Et maintenant j'ai la collectionniste, quand j'en vois une qui est très très belle, même si j'ai plus ou moins sa petite sœur... En fait ce sont des objets très rares. Moi je collectionne les guitares jazz des années 50/60. C'est vrai que ce sont des pièces d'art.

Jérémie PENQUER : Ça dépasse le cadre de la musique.

Francis CABREL : Pour moi oui, parce que je ne suis pas un jazzman suffisant pour les faire chanter comme elles pourraient. Je les prête à des gens qui les jouent formidablement bien. Et puis j'ai quelques guitares acoustiques qui ne sonnent pas mal non plus.

Jérémie PENQUER : Je voulais montrer au public qui est là aujourd'hui, un ouvrage que vous avez édité, que vous avez préfacé, il y a quelques années, et qui n'est pas facile à trouver. C'est un ouvrage magnifique. Je crois que tous les amoureux de la guitare comme Francis CABREL seront contents d'ouvrir les pages. Il y a les plus beaux modèles de guitares fabriqués par des luthiers français.

Francis CABREL : Ce sont des modèles qui sont fabriqués quotidiennement dans des petits ateliers par des jeunes mecs. On a l'image, par le violon, des luthiers en imaginant la science sur les épaules d'un vieux bonhomme. Je me suis aperçu que les luthiers étaient des gens qui ont une trentaine d'années, pour la plupart, et qui font des guitares comme on le souhaite. C'est plutôt du sur-mesure. Et il y a quelques fantaisies qui sont pas mal.

Jérémie PENQUER : Qu'est ce que vous demandez à un luthier quand vous lui demandez de faire une guitare ?

Francis CABREL : Par rapport au son, le choix des bois. J'aime qu'elle sonne tout de suite comme une vieille guitare. C'est compliqué parce que les guitares neuves ferrailent, zinguent et il y a beaucoup d'aigus. Il faut la jouer longtemps pour qu'elle se patine, qu'elle s'assombrisse un peu. Avec un luthier qui s'appelle Franck Cheval, qui est à côté de Lyon, on a travaillé – surtout lui parce que moi je ne donnais que quelques indications – sur des choix de petites essences un peu plus à mon goût. Mais rien de bien compliqué. Vous commandez une guitare. Deux mois après si le type s'y met vraiment, vous pouvez l'avoir dans les mains.

Un petit garçon dans la salle se lève et pose une question.

Francis CABREL : J'ai eu la passion de la guitare parce que j'ai vu des gens à la télé qui avaient des guitares et je les trouvais intéressants. Je ne sais pas pourquoi, je voulais faire pareil, par mimétisme, l'envie de ressembler à. À l'époque c'était ...

Jérémie PENQUER : ... Jimmy Hendrix ?

Francis CABREL : Surtout Jimmy Hendrix.

Jérémie PENQUER : Est-ce que vous faites...

Francis CABREL : ... Oui j'ai deux petits solos, c'est toujours les mêmes. Parce que je n'ai jamais rien compris à l'improvisation.

Jérémie PENQUER : Vous avez un jeu, rythmiquement très bien en place. Vous êtes considéré en France comme quelqu'un qui joue bien de la guitare. Mais donc au niveau du chorus, vous ne vous êtes pas donné le temps, le travail ? Parce qu'il faut y passer beaucoup de temps. On ne s'improvise pas improvisateur, comme on dit souvent.

Sylvain LUC : C'est tout un apprentissage. Je dois dire que Francis fait des parties assez belles dans ses chansons, belles parties de guitare.

Francis CABREL : Ce qui m'intéresse moi, c'est le côté rythmique, me fondre dans la ligne basse batterie, faire partie du ciment. Après je laisse faire des chorus par des gens. Moi je n'ai pas d'imagination de ce côté-là, ni la technique non plus. Donc chacun son rayon. Déjà je trouve assez compliqué de suivre une rythmique sans trop bouger.

Sylvain LUC : Mais c'est très difficile de faire une rythmique toute simple, de l'habiter pour qu'elle sonne vraiment.

Francis CABREL : Y a-t-il des gens qui apprennent la guitare ici par exemple ? Alors moi je travaille avec un métronome. Mes enfants s'y sont mis aussi au piano. Et la plus jeune disait : « Ce métronome accélère sans arrêt, il n'est jamais bon » (rires). Les premiers temps, j'étais super concentré sur le « tchic, tchic ». Quand arrivait le refrain, invariablement je me trouvais deux temps en avance. La pulsion naturelle de quelqu'un qui chante un refrain est d'accélérer. Et une fois que tu arrives à maîtriser ça, à rester calme sur un refrain, tu as déjà gagné plusieurs années, parce que le batteur se fout du refrain, il faut qu'il tienne son tempo. Effectivement il interprète aussi. Il a quand même une intention supérieure à ce moment-là, une intensité peut être, mais il faut quand même respecter le tempo de base. Ne serait-ce que cet exercice-là, ça prend un certain temps avant de l'appivoiser.

Jérémie PENQUER : C'est un exercice que vous faites toujours aujourd'hui?

Francis CABREL : Oui, je travaille beaucoup avec le métronome, et je m'arrête quand le ressort s'arrête, je n'en peux plus (rires).

Sylvain LUC : C'est bien d'essayer de s'en faire un ami, partir du principe que c'est un pote qui joue avec vous. Il a un drôle de look, le pote, mais il faut s'en faire un ami, essayer de le faire bouger.

Jérémie PENQUER : Est-ce qu'on peut imaginer un jour où vous ne touchez pas une guitare, ou alors il y a un besoin viscéral de jouer tous les jours un petit peu ? Quand on s'appelle Francis CABREL, qu'on est chanteur et qu'on en a 50, on peut parfois avoir envie de les laisser un peu sur le côté, toutes ses guitares.

Francis CABREL : Effectivement, quand je rentre de tournée, que j'ai joué pendant 4/5 mois plusieurs heures, j'ai une quinzaine de jours où je ne joue plus. Mais on ne peut pas rester très longtemps inactif parce que tout ce qu'on se forge au bout des doigts, la force qu'on réussit à acquérir, si elle disparaît, c'est beaucoup de travail pour la remettre. En fait c'est quotidien. Il y a au minimum une heure à deux heures tous les jours. Plus quand je compose ou j'enregistre. Minimum deux heures.

Jérémie PENQUER : Et vous, Sylvain LUC, avec le niveau qui est le vôtre, vous travaillez encore la guitare de façon assidue tous les jours ?

Sylvain LUC : Je travaillais. Jouer est pour moi la manière de travailler. J'ai dû travailler des pièces classiques, j'ai fait des solos rock'n'roll, plein de styles différents.

Jérémie PENQUER : Il n'y a pas un jour où vous ne jouez pas.

Sylvain LUC : Non, je ne crois pas. En vacances, je m'ennuierais sans guitare.

Jérémie PENQUER : Est-ce qu'il fait assez nuit, Francis ?

Francis CABREL : Je vois avec stupeur que la nuit vient de tomber. C'est pas vrai... Tu m'auras tout fait. Je vais donc chanter un petit morceau de Dylan, 5 secondes. Après on va jouer avec Sylvain une chanson de Georges Brassens. Je vais essayer de me souvenir des paroles.

Jérémie PENQUER : Qui sont d'Antoine Paul, je crois.

Francis CABREL : Oui c'est ça.

Jérémie PENQUER : Merci, je crois qu'on peut les applaudir.

MUSIQUE

("Mr Tambourin Man" puis "Knockin' on the Heaven Door" de Bob Dylan, interprétés en live par Francis Cabrel que Sylvain Luc a rejoint sur le deuxième morceau)

Francis CABREL : On fait la Corrida ? Non, on va rester sur Brassens. Le problème c'est que Sylvain, lui, les connaît toutes.

Sylvain LUC : De vue

Francis CABREL : Mais comme il les voit vite et loin (rires)... Donc c'est déjà le premier rappel.

MUSIQUE
(Georges Brassens, "Les Passantes")

Jérémie PENQUER : Malheureusement, l'heure de la fin a sonné. Il y a un spectacle qui démarre à 18 heures, Opus Tribu. On va juste demander à Mansour et Montrichard de faire un dernier titre.

Un monsieur se lève et explique qu'il a été trop intimidé pour poser des questions.

Francis CABREL : Bon d'accord, alors demain à la même heure on se retrouve là, vous aurez le temps de penser à des questions. De toute façon moi je réponds toujours pareil... C'était très sympathique en tout cas. Ça m'a permis de jouer avec un immense musicien, ce qui n'est pas la moindre des choses. Donc merci à tous.

FIN